



HAL
open science

**Le retour du texte. Jalons pour l’histoire de la
traduction arabe de la littérature maghrébine
d’expression française**

Richard Jacquemond

► **To cite this version:**

Richard Jacquemond. Le retour du texte. Jalons pour l’histoire de la traduction arabe de la littérature maghrébine d’expression française. Alexis Nouss; Crystel Pinçonat; Fridrun Rinner Littératures migrantes et traduction, 2017, 9791032001080. halshs-01564577

HAL Id: halshs-01564577

<https://shs.hal.science/halshs-01564577>

Submitted on 18 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le retour du texte.

Jalons pour l'histoire de la traduction arabe de la littérature maghrébine d'expression française

Richard JACQUEMOND
Aix-Marseille Université, CNRS, IREMAM, UMR 7310

Cette recherche se situe au croisement de mes deux axes de recherche depuis mes débuts d'arabisant : d'une part, l'étude des échanges traductionnels entre l'arabe et le français et l'anglais, comme exemple d'échange culturel inégal entre une aire linguistique dominée et les grandes langues dominantes ; de l'autre, l'histoire et la sociologie de la littérature arabe moderne, que j'analyse comme l'histoire de la formation d'un champ littéraire arabe. La question de la migration y est donc envisagée dans son sens habituel de déplacement et circulation des personnes, mais aussi dans le sens plus large du déplacement et de la circulation des textes, la production littéraire que j'envisage présentant à peu près tous les cas de figure possible de variations entre lieu de l'écriture, lieu référentiel (celui où se déroule l'action du roman, dans le cas du roman, etc.), lieu de publication et langue d'écriture (arabe ou français), à quoi il faudrait encore ajouter les lieux possibles d'écriture et de publication de la traduction.

Champ littéraire arabe ou champs nationaux ?

A partir d'un article récent de G. Sapiro¹, on peut s'interroger sur l'usage du concept de champ littéraire dans un contexte où il n'y a pas, loin s'en faut, de coïncidence entre un espace national et l'usage d'une langue. D'une part, l'arabe est la langue commune à une aire géographique composée d'une vingtaine d'États de formation récente, et qui a longtemps eu et a encore en partage une culture commune. D'autre part, la présence d'une production littéraire bi- ou plurilingue dans nombre de ces pays pose la question de l'unité des différents champs nationaux. La question est d'autant plus complexe que, historiquement, la production littéraire et les écrivains ont été, ici comme ailleurs, étroitement associés à la construction nationale. Durant la période coloniale, au Liban, au Maghreb, en Égypte, toute une littérature d'expression française, publiée localement ou dans la métropole, a contribué à la construction du récit national, récit d'une nation dont les frontières étaient variables, mais généralement plus restreintes que la « communauté imaginée » que construisait la production littéraire d'expression arabe : celle-ci, même lorsqu'elle se développait sur des thématiques et référents locaux, était conçue pour circuler dans toute l'aire arabophone. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles, tant avant la montée du nationalisme arabe qu'après son déclin, la quasi-totalité des écrivains arabes sont restés attachés à l'arabe « littéraire » véhiculaire et n'ont pas forgé une langue littéraire locale (algérienne, égyptienne, libanaise, etc.) basée sur les vernaculaires. Logiquement, c'est dans les centres de cet espace littéraire arabe – Égypte et Liban – qu'ils ont commencé à « localiser » leur écriture arabe en y intégrant de diverses manières des emprunts aux parlers locaux, alors que les écrivains des périphéries y ont été, dans un premier temps au moins, plus réticents. On retrouve ici la règle générale mise en valeur par Pascale Casanova à propos des écrivains issus des périphéries de leur espace

¹ Gisèle Sapiro, « Le champ est-il national ? La théorie de la différenciation sociale au prisme de l'histoire globale », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 200 (2013/5), p. 70-85.

linguistique : ils tendent d'abord à l'hypercorrection littéraire pour être reconnus par le centre, avant, dans un second temps, de se risquer à innover de diverses manières, notamment en localisant leur écriture. À cet égard, les écritures maghrébines francophones et arabophones ont connu une évolution similaire, de la soumission à la norme centrale à l'imposition d'une voix spécifique, avec toutefois un léger décalage temporel (les francophones précédant les arabophones).

Après les indépendances, la construction étatique s'est accompagnée un peu partout de la mise en place de politiques linguistiques et culturelles qui ont favorisé l'émergence progressive de champs littéraires nationaux, avec des effets variables sur la production littéraire locale, mais sans que cela n'aboutisse à la disparition du plurilinguisme de la production nationale (à des degrés divers selon les pays et les moments), et d'un espace ou marché littéraire arabe transnational aux traits suffisamment affirmés pour qu'on puisse également le construire comme un champ au sens de Bourdieu. D'une part, les écritures arabes francophones et, de plus en plus, anglophones, ont connu un nouvel élan à la faveur de la circulation accrue des élites intellectuelles, et du renforcement de la domination des centres de l'espace littéraire international (et donc des bénéfices matériels et symboliques liés à l'accès à ces centres). D'autre part, l'arrivée des nouvelles technologies de la communication à partir des années 1990 a permis de nouvelles formes de circulation des textes dans l'aire linguistique arabe (et au-delà) qui contournent, voire rendent caduques, les entraves persistantes à la circulation des livres d'un pays arabe à l'autre.

Le premier indice, et le plus fort, de l'existence de ce champ littéraire arabe, est celui du discours de la littérature sur elle-même : dans le monde arabe et dans la critique orientaliste, la production littéraire de langue arabe est définie d'abord comme la « littérature arabe », avec ses sous-catégories génériques (la « poésie arabe », le « roman arabe », le « théâtre arabe », etc.), et ce n'est que secondairement qu'on ajoutera, le cas échéant, la référence à un pays spécifique. Si dans la plupart des pays, l'institution littéraire contribue à la construction d'un nationalisme local en mettant en avant de diverses manières les auteurs locaux (égyptiens, libanais, tunisiens, etc.), cela n'amène jamais à évacuer le reste de la production arabe. Bien d'autres éléments justifient de construire un champ littéraire arabe supranational comme objet scientifique : prix littéraires panarabes, revues littéraires ou suppléments littéraires de quotidiens ouverts aux collaborations d'auteurs issus de divers pays arabes, manifestations littéraires arabes transnationales, etc. Bref, s'agissant de la littérature d'expression arabe, les deux niveaux d'analyse, local/national et régional/transnational, sont à la fois pertinents et complémentaires.

Plus complexe est la question du plurilinguisme. Dans quelle mesure la production marocaine, algérienne, libanaise, etc. en langue française (ou autres) s'insère-t-elle dans le champ littéraire national qui se construit après les indépendances, et donc peut-on parler d'un champ littéraire national marocain, algérien, libanais, etc., bi- ou plurilingue ? Faut-il plutôt considérer qu'à l'intérieur de ces espaces nationaux se sont constitués des champs littéraires distincts, plus ou moins étanches, l'un arabophone, l'autre francophone (ou anglophone, ou berbérophone) ? La question est délicate et politiquement chargée. Il n'est pas indifférent que les deux pays caractérisés par une forte étanchéité entre champs littéraires arabophone et francophone (ou allophone, pour être plus inclusif), l'Algérie et le Liban, sont aussi ceux qui ont été le théâtre, après les indépendances, de guerres civiles (1975-90 au Liban, la « décennie noire » des années 1990 en Algérie) où la fracture linguistique reflétait largement, sans pour autant la recouper, la division entre les deux « camps » opposés². Inversement, il semble plus

² Ainsi Tristan Leperlier, dans une thèse remarquable, propose de construire le champ littéraire algérien comme un champ bilingue et transnational, formé de deux sous-champs linguistiques relativement indépendants l'un de l'autre : *Une guerre des langues ? Le champ littéraire algérien pendant la « décennie noire » (1988-2003). Crise politique et consécration transnationales*, thèse sous la direction de Gisèle Sapiro, Paris, EHESS, 2015.

aisé de construire les champs littéraires marocain et tunisien comme des champs littéraires nationaux bilingues, et, inversement, le champ littéraire égyptien comme monolingue, tant il a clairement exclu, à partir des années 1950, les auteurs et les écritures non arabophones.

On parle rarement, à propos de la littérature arabe des pays du Maghreb, de littérature maghrébine (*adab magharibi*) : cette absence ne fait que reproduire dans le domaine littéraire l'inexistence politique du Maghreb. Conséquence des rivalités politiques, notamment entre le Maroc et l'Algérie, il n'y a pas de marché maghrébin du livre (on trouve plus facilement à Casablanca ou à Alger des livres édités à Beyrouth ou au Caire que ceux édités dans le pays voisin) et aucune construction institutionnelle d'un champ littéraire arabe maghrébin. Inversement, on ne parle pas de « littérature arabe d'expression française », mais de « littérature maghrébine (ou : marocaine, algérienne, tunisienne) d'expression française », ou encore d' « écrivains libanais, égyptiens, maghrébins (marocains, etc.) francophones » plutôt que d' « écrivains arabes d'expression française ». La catégorie de « littérature maghrébine d'expression française » est couramment employée dans le champ académique³ et identifiée dans le marché éditorial français, au moins pour les (très nombreux) titres publiés en France ; son identité forte, fruit d'une histoire coloniale et postcoloniale partagée, souligne par contraste l'échec relatif de la construction d'un sous-champ littéraire maghrébin arabophone. Dans ce contexte complexe, le mouvement de traduction en arabe des écrivains maghrébins d'expression française – « traduction interne », au sens non de traduction intralinguistique, mais de traduction entre les langues en usage au sein d'un même champ national – dont cet article retrace l'histoire peut être considéré comme un des indices les plus visibles de la formation d'un champ littéraire maghrébin (et en son sein de champs littéraires nationaux) bilingues.

Orient, années 1960 et 1970 : solidarité littéraire et politique avec le Maghreb décolonisé

Cette histoire commence au tournant des années 1960, alors que le Maroc et la Tunisie viennent d'accéder à l'indépendance et que l'Algérie s'apprête à les rejoindre. Ce sont surtout les auteurs algériens qui sont traduits, essentiellement par des traducteurs orientaux. En effet, il n'y a pratiquement pas d'auteur algérien arabophone à ce moment (à la différence des Tunisiens, connus et qui publient en Orient depuis longtemps). Parmi les traductions de cette époque qui ont fait date, celle de *Nedjma* (1956) de Kateb Yacine (1929-1989) par un couple syrien, le poète Sulayman al-'Isa (1921-2013) et son épouse Malika Abyad al-'Isa (1928). Publiée à Damas et Beyrouth en 1962, plusieurs fois rééditée depuis (la dernière en 2009), elle reste la version arabe la plus lue du grand roman de Kateb, malgré la parution de deux autres traductions. Les mêmes traduisent aussi deux des quatre pièces publiées en 1959 dans *Le Cercle des représailles* (*Le cadavre encerclé* et *Les ancêtres redoublent de férocité*, Damas, 1962, rééd. Beyrouth, 1979). Une deuxième traduction du *Cercle des représailles* paraît au Caire en 1967. Le diplomate et grand traducteur syrien Sami al-Darubi (1921-1976) traduit la trilogie de Mohamed Dib (*L'Incendie*, 1954 ; *La Grande maison*, 1952 ; *Le Métier à tisser*, 1957), parue d'abord à Damas (1960 et 1961), plusieurs fois rééditée au Caire et à Beyrouth (la dernière en 2008), ce qui en fait l'une des œuvres maghrébines d'expression française les plus lues en arabe. Son recueil de nouvelles *Au café* (1956) avait été traduit au Caire dès 1959. Un autre Syrien, Dhuqan Qarqut (1922-2015), publie la première traduction arabe des romans des Algériens Mouloud Feraoun (1913-1962 ; *Le fils du pauvre* [1950], Damas, 1962, réédité au Caire en 1968), et Malek Haddad (1927-1978 ; *Le Quai au fleurs ne répond plus* [1961], Le Caire, 1970). Cette forte présence syrienne souligne l'engagement panarabe des élites de ce pays ; les traducteurs et éditeurs égyptiens sont également présents,

³ Voir notamment le site www.limag.refer.org, créé et longtemps animé par Charles Bonn.

ce qui ne saurait surprendre (les années Nasser correspondent au pic de l'engagement panarabe du pays).

À Beyrouth se développent à partir du milieu des années 1960 des maisons d'éditions privées marquées à gauche : Dar al-Tali'a (« les éditions de l'avant-garde ») publie des traductions de Frantz Fanon, par Sami al-Darubi (*Les damnés de la terre*, 1961, trad. 1966) et Dhuqan Qarqut (*Sociologie d'une révolution*, 1959, trad. 1970). Un peu plus tard, Dar al-Haqiqa (« les éditions de la vérité ») publie (1980) la traduction de *Portrait du colonisé* (1957) du Tunisien Albert Memmi (1920). À Beyrouth paraissent à la même époque des traductions arabes des Marocains Abdelkébir Khatibi (1938-2009)⁴, Abdallah Laroui (1933) et Tahar Ben Jelloun (1944 ; *La plus haute des solitudes*, 1977, trad. 1981) : plutôt des essais donc que des textes littéraires, ce qui confirme l'impression que dans ce premier moment, la solidarité Maghreb-Orient est autant politique que littéraire.

À partir des indépendances se développe lentement une édition nationale dans les pays du Maghreb. En Tunisie et en Algérie, c'est d'abord l'État naissant qui investit le secteur éditorial, avec un projet à la fois politique et didactique qui fait peu de place à la traduction. Un secteur privé émerge néanmoins, et c'est de ce côté que naissent les premiers essais systématiques de constituer un fonds d'œuvres maghrébines francophones en traduction arabe. C'est en Tunisie, des trois pays du Maghreb celui où le champ littéraire est le plus largement arabophone, que commence ce mouvement.

Tunisie : l'éphémère collection '*Awdat al-nass*

Dans les années 1980, à Tunis, la maison d'édition privée la plus en vue du pays, Cérès Éditions publie une collection qui fera date : '*Awdat al-nass*, « le Retour du texte ». Publiée en collaboration avec les éditions du Seuil (éditeur de nombreux auteurs maghrébins), cette collection affiche (en quatrième de couverture) deux objectifs : “transposer dans le champ de la littérature arabe des œuvres écrites directement en français par des écrivains maghrébins” et “dépasser l'étape de l'improvisation dans la traduction des œuvres littéraires et veiller au respect des aspects artistiques et esthétiques dans l'œuvre traduite”.

La cheville ouvrière du projet, le poète et universitaire tunisien Salah Garmadi (1933-1982), décède malheureusement l'année même de son lancement. Garmadi avait dès 1968 publié à Tunis une traduction du roman de Malek Haddad *Je t'offrirai une gazelle* (1959). On lui doit également deux traductions parues dans la collection '*Awdat al-nass*, celles de *La répudiation* (1969, trad. 1982) de Rachid Boudjedra (1941) et de *Moha le fou, Moha le sage* (1978, trad. 1987) de Tahar Ben Jelloun. Le choix des titres traduits mêle des romans très canonisés d'auteurs de la première génération (*Le Passé simple* [1954] et *La civilisation ma mère !* [1972] du Marocain Driss Chraïbi [1926-2007] ; deux nouvelles traductions du *Fils du pauvre* de et de *Nedjma*) et d'autres de la seconde génération, comme Boudjedra et Ben Jelloun (avec, outre *Moha* déjà cité, *La prière de l'absent*). L'expérience de '*Awdat al-nass* sera de courte durée : elle s'arrête en 1987 après neuf titres parus et un échec commercial. La quasi-totalité (huit sur neuf) des titres parus sont des traductions, par des Tunisiens, d'auteurs marocains et algériens – le pari est bien de faire exister un espace littéraire maghrébin arabophone – or Cérès a beaucoup de mal à exporter ses livres tant dans les pays maghrébins voisins qu'en Orient.

La portion congrue faite aux auteurs nationaux par la collection '*Awdat al-nass* (un seul titre d'un auteur tunisien : Chams Nadir [pseudonyme de Mohamed Aziza, né en 1940], *L'astrolabe et la mer*, 1980, trad. 1985) souligne leur place assez marginale dans la production maghrébine francophone. Le plus consacré des romans tunisiens francophones, *La statue de sel* (1953) d'Albert Memmi, n'a jamais été traduit en arabe, ce que l'identité juive

⁴ *Al-Naqd al-muzdawij* (La double critique), Beyrouth, Dar al-'Awda, 1980.

de Memmi explique peut-être en partie. Les principaux auteurs tunisiens d'expression française, souvent émigrés, sont peu (Mustapha Tlili [1937], *Un après-midi dans le désert*, 2008, trad. 2009 ; Abdelwahab Meddeb [1946-2014], *Tombeau d'Ibn Arabi*, 1987, trad. 1999), ou pas du tout traduits (Hédi Kaddour [1945], Fawzi Mellah [1946]). La production littéraire francophone publiée localement se développe à partir des années 1970, mais elle est rarement traduite en arabe, que ce soit par les éditeurs privés ou par les institutions publiques comme le Centre national de traduction, créé en 2006 et qui privilégie la traduction vers le français de la littérature nationale arabophone⁵ – mais dans ce sens, la « traduction interne » ne répond pas aux mêmes enjeux et n'a pas les mêmes fonctions. Si en effet le champ littéraire national est très majoritairement arabophone, la traduction interne vers l'arabe contribue à l'intégration du pôle périphérique (et émigré) dans le champ national ; tandis que la traduction vers le français est orientée vers l'extérieur, vis-à-vis de qui elle offre une sorte de vitrine de la production littéraire nationale.

L'école de traduction marocaine

En 1985, un groupe d'universitaires marocains crée Toubkal, qui va rapidement s'imposer comme le premier éditeur national de littérature et de sciences humaines. A la faveur de l'arabisation de l'enseignement des sciences humaines et sociales, Toubkal propose à un public principalement étudiant de nombreuses traductions, notamment d'auteurs marocains francophones, en littérature et en sciences humaines. Au même moment, les animateurs du « Centre culturel arabe » (al-Markaz al-thaqafi al-'arabi), une librairie créée à Casablanca par un importateur libanais installé au Maroc, lancent la maison d'édition du même nom, puis s'associent avec un éditeur libanais. A partir de 1987, Al-Markaz al-thaqafi al-'arabi, un pied à Beyrouth et un autre à Casablanca, se spécialise lui aussi dans la littérature et les sciences humaines et constitue un catalogue original où se côtoient intellectuels, écrivains et traducteurs marocains et orientaux.

Ces deux maisons sont depuis les principaux éditeurs de littérature traduite au Maroc. Ils font appel à des universitaires reconnus (Abdessalam Benabdelali, Rachid Benhaddou) dont certains sont aussi poètes (Mohamed Bennis) ou romanciers (Mohamed Berrada). Autour d'eux se développe une véritable école de traduction marocaine, dont la qualité est désormais largement reconnue. Dans le domaine littéraire, ces traducteurs se tournent d'abord vers les auteurs francophones nationaux, en particulier les plus consacrés, ceux de la génération de *Souffles*⁶ : les plus traduits sont Tahar Ben Jelloun et le poète Abdellatif Laâbi (1942), exilé en France après plusieurs années de prison au Maroc justement pour avoir dirigé la publication de *Souffles*, qui est plus connue sous son titre français mais fut toujours bilingue. Néanmoins, seuls les plus reconnus des auteurs marocains francophones accèdent à la traduction arabe : outre Ben Jelloun et Laâbi, citons Abdelkébir Khatibi (dont les premières traductions étaient parues au Liban) et Edmond Amran El Maleh (1917-2010 ; *Aïlen ou la nuit du récit*, 1983, traduit dès 1987), tandis que Mohammed Khaïr-Eddine (1941-1995) ne sera traduit qu'après sa mort, notamment par Abderrahim Hozal (1965) : trois traductions, dont celle de *Légende et vie d'Agoun'chich* (1984), prix Grand Atlas en 2007.

Les générations suivantes d'écrivains francophones sont nettement moins traduites. Il est vrai qu'à partir des années 1980, au Maroc comme en Tunisie, l'arabisation a porté ses fruits ; la part du français dans la production littéraire nationale tend à se réduire et surtout, le pôle légitime du champ littéraire a clairement basculé du côté de l'arabe. Parmi les rares auteurs accédant à la traduction, le cas d'Abdellah Taïa (1973) se détache : un des rares parmi ces

⁵ Liste des publications accessible en ligne (consultée le 30 mars 2015) : <http://www.cenatra.nat.tn/index.php/ar/>

⁶ Revue d'avant-garde politico-littéraire bilingue qui a joué quasi à elle seule un rôle fondateur du champ littéraire marocain moderne. Cf. Kenza Sefrioui : *La revue Souffles. Espoirs de révolution culturelle au Maroc (1966-1973)*, Casablanca, Éditions du Sirocco, 2013.

nouvelles générations qui soit publié et consacré par le centre parisien de la littérature francophone, son roman *Le jour du roi* (2010) est publié en version arabe par Dar al-Adab (2012), un des éditeurs libanais les plus reconnus dans le champ littéraire arabe.

Dans ce tableau marocain, on note l'absence de Driss Chraïbi (1926-2007), dont le premier roman, *Le passé simple* (1954), est à la littérature marocaine ce que *Nedjma* (1956) est à la littérature algérienne. Mais autant Kateb fut, de son vivant et après sa mort précoce, consacré par l'Algérie officielle comme par le champ littéraire national, autant Chraïbi a été tant ostracisé par le Maroc officiel (ses romans restèrent interdits sous le règne de Hassan II) qu'ignoré par ses pairs presque jusqu'à sa mort : le colloque organisé par l'Union des écrivains marocains en son hommage en 2006 est la première manifestation d'une reconnaissance dans son pays natal. Pour autant, sa traduction arabe est à peine commencée : les deux traductions parues à Tunis dans la collection *'Awdat al-nass* sont depuis longtemps épuisées. Une retraduction du *Passé simple* vient de paraître au Maroc en 2012, près de soixante ans après la parution de l'original : la première qui soit l'œuvre d'un traducteur marocain, Mohamed El Ammari.

L'arrivée tardive de l'Algérie

Des trois espaces nationaux étudiés ici, le champ littéraire algérien est le seul à rester dominé par la production francophone très au-delà de l'indépendance, voire jusqu'à aujourd'hui et le peu d'intérêt pour la traduction interne y est révélateur de la coupure entre les deux sous-champs linguistiques. Jusqu'aux années 2000, ces traductions internes sont rarissimes. Un seul Algérien est actif dans ce domaine dans les années 1960 et 1970, Hanafi Ben Aïssa (1932), un universitaire formé à Damas, qui publie des traductions de Malek Haddad, *Le quai aux fleurs ne répond plus* (1961, trad. 1964) et Mouloud Feraoun, *Les chemins qui montent* (1957, trad. 1967). Pour le reste, le lectorat algérien arabophone doit se contenter des quelques traductions orientales diffusées dans le pays et de rééditions locales des traductions publiées à Tunis.

La seconde génération des écrivains algériens francophones qui explose à partir de la fin des années 1960 va, elle, rester inaccessible au lectorat arabophone, hormis le cas très particulier de Rachid Boudjedra. Exilé après le coup d'État de 1965, il se réinstalle en Algérie en 1975, alors que ses deux premiers romans (*La répudiation*, 1969, et *L'insolation*, 1972) l'ont posé en chef de file subversif de la nouvelle écriture algérienne francophone. Au tournant des années 1980, occupant désormais des fonctions officielles, il passe à l'arabe : à partir du *Démantèlement* (1981), ses romans paraissent simultanément à Alger en arabe et à Paris en français, traduits par Antoine Moussali « avec la collaboration de l'auteur » ou par lui seul (*Timimoun*, 1994). Dans les années 1981-1985 paraissent également des traductions arabes de ses textes antérieurs, à Alger et à Beyrouth (*L'escargot entêté*, 1977, trad. 1981 ; *Le Démantèlement* (1982), tandis que la traduction de *La répudiation* par Salah Garmadi (Tunis, 1982) est rééditée à Alger. Il traduit lui-même *L'Insolation* (Alger, 1984). Bref, plus que tout autre parmi ses pairs francophones, il œuvre à son insertion dans le champ arabophone, national et régional. Cependant, son écriture est en décalage avec l'esthétique plus conventionnelle qui domine la production arabophone nationale et il reste largement perçu, en Algérie et au-delà, comme un écrivain francophone⁷. Sanction de cet échec relatif, il revient à

⁷ La comparaison entre les versions française et arabe des romans que Boudjedra donne à penser qu'il apporte plus de soin à la « traduction » française (à laquelle il n'a jamais nié contribuer) qu'à « l'original » arabe (cf. Ogia Bachir Lombardo, *Le bilinguisme dans les œuvres de Rachid Boudjedra, du Démantèlement (1981) au Désordre des choses (1990) : comparaison entre les œuvres de langue arabe et leurs traductions*, thèse sous la direction de Charles Bonn, 1995. En ligne : <http://www.limag.refer.org/Theses/Bachir-Lombardo.PDF> (consulté le 31 mars 2015)

l'écriture en français (ou renonce à la fiction de l'écriture en arabe ?) dans les années 1990. Il continue néanmoins de maintenir une forte présence en arabe et l'intérêt qu'il y porte se manifeste aussi par la personnalité de ses traducteurs, écrivains (Merzak Baktach [1945], Djilali Khellas [1952]) ou traductrice (Inaam Bioud [1953]) reconnus.

Dans les années 1980, alors même que l'enseignement des lettres et sciences humaines est arabisé et que les écrivains francophones d'avant l'indépendance sont canonisés par l'institution, peu de nouvelles traductions paraissent, comme si les deux sous-champs nationaux coexistaient dans l'ignorance réciproque. Cette polarisation sera aggravée par la « décennie noire » des années 1990. En revanche, au sortir de la guerre civile, on assiste à un regain d'intérêt pour la traduction arabe des auteurs nationaux, à la fois dans l'édition privée et du côté des pouvoirs publics. Ainsi, à l'occasion de l'année « Alger capitale de la culture arabe » (2008), le ministère de la Culture subventionne une centaine de traductions arabes d'ouvrages écrits en français (ou bilingues français-kabyle) et d'auteurs en grande majorité algériens : il s'agit donc de traduction interne pour l'essentiel. Parmi elles, on trouve plusieurs retraductions, dont la troisième version arabe de *Nedjma* – la première d'un traducteur algérien, Saïd Boutajine. Pour autant, l'œuvre la plus emblématique de la littérature algérienne n'a pas encore trouvé sa place dans l'espace arabophone : ainsi, l'écrivain algérien d'expression arabe Waciny Laredj (1954) regrette « l'absence totale dans les trois traductions de la poésie de Yacine qui fait de *Nedjma* un mélange de poésie et de tragédie » et appelle de ses vœux « la douce main poétique qui nous rendra l'impossible *Nedjma* perdue »⁸.

Des nombreux auteurs francophones qu'aura produits l'Algérie à partir des années 1980, un seul est largement traduit : Yasmina Khadra (né en 1955). Après plusieurs romans publiés en Algérie, sa carrière française est lancée par son roman policier *Morituri* (1997). Très prolifique, il réussit une étonnante combinaison de succès international et de reconnaissance critique, tandis que ses rapports très ambivalents avec l'Algérie officielle lui donnent une position originale dans le champ littéraire national. Cette présence contraste avec la quasi absence, en arabe, de ses pairs, consacrés à Alger comme à Paris, Rachid Mimouni (1945-1995 ; *Tombeza* [1984, trad. 1989 ; *Le fleuve détourné* [1982, trad. 2008]), Tahar Djaout (1954-1993, la victime la plus emblématique de la « décennie noire », traduit près de quinze ans après son assassinat : *L'exproprié* [1981, trad. 2007] ; *Les chercheurs d'os* [1984, ; trad. 2007]), et surtout Assia Djebar (1936-2015), élue à l'Académie française en 2005, traduite en une trentaine de langues et dont, hormis la traduction de son second roman, *Les impatients* (1958), parue à Beyrouth dans les années 1960, il aura fallu attendre 2014 pour que paraisse, à Alger, une nouvelle traduction arabe (*Nulle part dans la maison de mon père*, 2007)⁹. Il aura fallu son décès pour que cette négligence soit relevée dans la presse algérienne¹⁰.

L'absence d'Assia Djebar contraste avec la relative visibilité, en arabe, de sa compatriote Malika Mokeddem (1949), qui mène en France une carrière assez réussie à la faveur de son profil de « femme arabe en révolte contre l'oppression de ses congénères » (trois romans traduits en arabe et publiés à Casablanca et Beyrouth par le Centre culturel arabe entre 2002 et 2006 ; deux autres à Alger (*L'interdite*, 1993, trad. 2000 ; *Je dois tout à ton oubli*, 2008, trad. 2012). Dernier écrivain algérien très reconnu en France, mais largement ignoré voire censuré dans son pays (bien qu'il y vive toujours), Boualem Sansal (1949), a vu deux de ses romans

⁸ Waciny Laredj, « *Nedjma* de Kateb Yacine : le roman impossible de l'Algérie » (en arabe), *Al-Hayat*, 5 mai 2010.

⁹ Abderrazak Boukebba, « Une icône abandonnée à la négligence arabe » (en arabe), *Al-Hayat*, 11 février 2015.

¹⁰ Yassine Boudehhan, « Alger : hommage tardif à la femme de lettres disparue Assia Djebar » (en arabe), *Al-Jazira.Net*, 13 mars 2015. En ligne :

<http://www.aljazeera.net/news/cultureandart/2015/3/13/بتم تأخر-اد ت فاء-ري از جلا/الجزيرة>
(consulté le 23 mars 2015).

traduits au Liban : le premier, *Le serment des barbares* (1999, trad. 2007), et le quatrième, *Harraga* (2005, trad. 2008).

Conclusion provisoire

Le cas de Boualem Sansal illustre la transformation qui s'est opérée depuis les années 1960-70 dans la médiation des éditeurs et traducteurs moyen-orientaux. Au lendemain des indépendances, même si leurs choix se portaient déjà en priorité vers des œuvres reconnues par le centre parisien, ils s'inscrivaient dans un contexte d'affirmation d'une solidarité avec des « pays frères » en voie de décolonisation. Aujourd'hui, ils tendent à privilégier les auteurs maghrébins francophones jouissant à la fois de la reconnaissance critique et du succès commercial dans le centre français, dans l'espoir de réussir le même coup double en arabe. Cette évolution a été inaugurée par le succès en France de *La nuit sacrée* de Tahar Ben Jelloun, prix Goncourt 1987 doublé d'un best-seller : outre la traduction arabe autorisée, publiée au Maroc par Toubkal, trois traductions « pirates » de ce roman ont paru en Égypte et en Syrie, parmi une vingtaine d'autres traductions de Ben Jelloun parues en Orient depuis, dont certaines par des acteurs bien dotés en capital littéraire (*Cette aveuglante absence de lumière* [2000], roman dont la réception marocaine fut problématique¹¹, traduit par le poète libanais Bassam Hajjar [1955-2009] pour Dar al-Saqi [2002]). Dans les années 2000, on voit se multiplier les *joint-ventures* entre des éditeurs algériens et libanais qui permettent la publication simultanée d'ouvrages à Alger et Beyrouth ; c'est notamment le cas de plusieurs traductions de Yasmina Khadra, dont certaines sont d'ailleurs l'œuvre de traducteurs libanais (*L'attentat* et *Cousine K*, traduits par Nahla Beydoun).

Cette enquête historique et bibliographique fait ressortir la circulation d'un certain nombre de textes consacrés à travers l'espace arabe en général et l'espace maghrébin en particulier, mais aussi les lacunes de ce mouvement de traduction. Elle est cependant loin d'être exhaustive : d'une part, en raison des lacunes des bibliographies arabes nationales, d'autre part, parce qu'elle s'est limitée aux traductions parues en volumes, laissant de côté le vaste champ des publications périodiques (où l'on trouve par exemple beaucoup de traductions de poésie), celui des ouvrages et articles critiques, ou encore celui des transpositions (théâtrales, filmiques) auxquelles ont donné lieu nombre de textes d'expression française dans les différents pays du Maghreb. Il aurait fallu également mener l'enquête dans l'autre sens, sur le mouvement de traduction en français, sur place et non en France, de la production maghrébine arabophone et sur l'édition bilingue, présente en particulier dans le domaine poétique. L'image qui se dégage, à ce stade de la recherche, est celle d'un paysage complexe et divers, que l'on pourrait représenter sous forme d'ensembles. Les ensembles formés par les productions maghrébines francophone et arabophone, au départ disjoints, se rapprochent et leur intersection tend à grossir au fil du temps, mais leur différence symétrique se nourrit également de l'étonnante vitalité, dans ces trois pays dont la langue officielle est l'arabe, d'une production littéraire en langue française.

¹¹ Après le décès de Hassan II, de nombreux anciens détenus politiques témoignèrent sur les conditions atroces de leur détention, ce qui inspira à Ben Jelloun ce roman très mal accueilli au Maroc où l'on jugea sévèrement cette dénonciation tardive du despotisme royal de la part d'un intellectuel marocain pourtant protégé par sa résidence en France.